

# Casablanca, ville de tous les contrastes dans *La Chaise du concierge*<sup>1</sup> de Bahaa Trabelsi et *Chronique d'un départ différé*<sup>2</sup> de Nadia Ayoub

---

ABDELOUAHED HAJJI

*Les villes comme les rêves sont faites de désirs et de peurs,  
même si le fil de leur discours est secret, leurs règles absurdes,  
leurs perspectives trompeuses ; et toute chose en cache une autre.*

Italo Calvino

**D**EPUIS LA SECONDE MOITIÉ DU SIÈCLE DERNIER, le processus d'urbanisation ne cesse de s'accroître à une vitesse vertigineuse. Les grandes mégapoles sont ainsi le lieu de tous les contrastes. Casablanca, capitale économique du Maroc, est un exemple de cette croissance démographique et économique. L'exode rural fait de cette ville un espace accueillant des couches sociales de grande disparité. De ce fait, elle connaît une effervescence à tous les niveaux, ce qui donne lieu à certaines formes d'aliénation marquant l'espace urbain. Dans son roman, *La Chaise du concierge*, Bahaa Trabelsi met surtout l'accent sur les contrastes du milieu urbain à travers le traitement de certains aspects de la réalité quotidienne des Casablancais. La même image de Casablanca, ville de contrastes, est illustrée dans *Chronique d'un départ différé* de l'auteur Nadia Ayoub. Dans ce roman, l'espace public est peuplé d'hommes barbus aux regards menaçants, suivis de femmes habillées en niqab selon le modèle afghan. Ce même espace est peuplé de femmes optant pour des robes courtes et des jeans. Une forte tension se dégage de cette cohabitation peu paisible entre des modes de vie totalement opposés.

---

<sup>1</sup> Bahaa Trabelsi, *Casablanca*, Paris, Le Fennec, 2017.

<sup>2</sup> Nadia Ayoub, *Rabat*, Rabat, Marsam, 2020.

Dans *La Chaise du concierge*, Casablanca s'avère aussi un espace de conflits entre les adeptes de la modernité, c'est-à-dire les adeptes des libertés individuelles et ceux du wahhabisme importé de l'Arabie Saoudite. L'aspect radical à tendance terroriste est représenté par ce que l'auteur appelle un « serial Killer », personnage qui signe ses crimes d'une citation coranique. Ce tueur est convaincu d'être « désigné par Dieu pour épurer la ville de ses "mécrites"<sup>3</sup> ». Il incarne ainsi le choc de la modernité puisqu'il n'a pas pu s'adapter au milieu urbain.

Bahaa Trabelsi souligne également les inégalités flagrantes entre le milieu rural et celui urbain. Le portrait du personnage-tueur en dit long. Issu d'un milieu rural très pauvre et analphabète, il se transforme en un tueur infatigable dans l'espace urbain. Son discours instaure une nette rupture entre la ville et le village. La représentation qu'il élabore autour de la ville est périlleuse. Pour lui, l'espace urbain est marqué par la débauche, contrairement au village qui est synonyme de bonheur et de conservatisme. La romancière semble chercher à rendre compte de deux niveaux de contraste dans l'espace casablançais : un niveau extérieur par rapport au village, milieu rural et un second niveau relatif à l'intérieur de Casablanca où cohabite une société vivant selon des modes de vie différents, même opposés. Dans ces deux romans, la ville célèbre en effet une modernité factice et formelle, c'est-à-dire, selon Abdallah Laroui, un « formalisme obligé de la modernité<sup>4</sup> ».

Il s'agira d'étudier ici les contrastes de la ville de Casablanca, tels qu'ils sont représentés dans ces deux romans. L'intérêt sera porté sur la tension résultant de plusieurs formes de contrastes dans l'espace casablançais, notamment sur ses conséquences sur les citadins ; en outre, l'espace urbain dégage une complexité humaine et exprime une crise de la réalité.

## 1. LES CONTRASTES URBAINS

Les contrastes sont une expression de la « crise de la réalité<sup>5</sup> ». Ce sont en particulier des contradictions qui conduisent les personnages aux fantasmes et aux hallucinations. En d'autres termes, les contrastes urbains révèlent la dimension tragique du citadin qui patauge dans une réalité qu'on peut qualifier de kafkaïenne. Dans ce sens, l'espace urbain est décrit dans les deux romans comme un véritable enfer dans lequel les personnages étouffent dans un milieu débordant de crime et d'hypocrisie, c'est-à-dire un monde de contradictions où l'individu vit un malaise constant. Le topos de ces deux romans tourne autour de contrastes urbanistiques de la ville casablançaise et, par conséquent, les

---

<sup>3</sup> Voir la quatrième page de couverture de *La Chaise du concierge*.

<sup>4</sup> Abdallah Laroui, *Islam et modernité*, Casablanca/Beyrouth, Centre Culturel Arabe, 3<sup>ème</sup> édition, 2009, p. 70-71.

<sup>5</sup> Gaëtan Picon, *Introduction à une esthétique de la littérature I. L'écrivain et son ombre*, Paris, Gallimard, « Tel », 1953, p. 118.

auteurs dévoilent les aspects factices de la modernité à travers le soulignement de la fragilité des valeurs humaines dans un espace contraignant. Ces valeurs ont perdu leur utilité et leur lien avec la société. De ce fait, ces contrastes impliquent une crise des valeurs.

Différentes sont, dès lors, les situations qui permettent d'illustrer ces contrastes dans les deux romans. D'une part, les romancières insistent sur l'étroitesse de l'espace dans les deux romans pour traduire l'étouffement de l'individu et l'absence de la liberté individuelle. La crise urbaine fragilise les personnages, ayant des fantasmes et des désirs difficiles à assouvir. Dans cette optique Edgar Morin avance que plus :

La crise urbaine se développe dans les mégapoles asphyxiées et asphyxiantes, polluées et polluantes, où les habitants sont soumis à d'innombrables sources de stress, où d'énormes ghettos pauvres s'accroissent tandis que les ghettos riches s'emmurent<sup>6</sup>.

La pauvreté croissante accentue ces contrastes intérieurs de l'espace urbanistique qui s'est transformé en un terrain d'anarchie totale, comme le déclare l'un des personnages de Bahaa Trabelsi lorsqu'il affirme avec amertume que :

Le trafic est dense. Casablanca est prétentieuse. Elle se veut le centre du monde, le symbole de la modernité et des ambitions. Mais elle se perd dans son propre délire. Grandie trop vite. Des rues et des ruelles partout, dans l'anarchie la plus totale. Et cette arrogance affichée de « je suis la capitale économique, les lendemains florissants et la cité de tous les progrès<sup>7</sup> ».

Dans *Chronique d'un départ différé*, la perception de Robert traduit la même image et le même ressenti dès son arrivée à Casablanca. Le *Gaouri*<sup>8</sup> ne manque pas de remarquer l'anarchie créée par les prières pendant la prière collective du vendredi, ce qui le conduit à relever des contrastes d'ordre comportemental flagrants :

Depuis son arrivée au Maroc, cela faisait déjà cinq ans, il avait remarqué un autre attroupement hebdomadaire, où pauvres et riches jouaient une scène des plus rodées. C'était lors de la prière du vendredi à la mosquée. Cette prière collective, guidée par un imam, avait pour finalité ultime de permettre le rassemblement de la Oumma, et le rappel des valeurs de l'islam, telles que pratiquées depuis un peu plus de quatorze siècles<sup>9</sup>.

Une telle scène traduit les contrastes de deux manières ; d'abord, le côtoiement des pauvres et des riches dans un même espace ; deuxièmement, la non-concrétisation de ces valeurs humaines dans la vie quotidienne. Autrement dit, la prière n'est qu'un geste mécanique dépourvu de son sens profond et spirituel et elle devient un protocole hebdomadaire comme le souligne l'auteur à travers le regard ironique de son personnage :

---

<sup>6</sup> Edgar Morin, *La Voie : pour l'avenir de l'humanité*, Paris, Fayard, 2011, p. 22.

<sup>7</sup> Bahaa Trabelsi, *La Chaise du concierge*, Paris, Éditions Le Fennec, p. 21.

<sup>8</sup> Nadia Ayoub, *Chronique d'un départ différé*, Rabat, Marsam, p. 19.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 21-22.

Le jour de la prière, cependant, les prieurs arrivaient en toute hâte, et n'avaient donc pas le temps d'aller se parquer plus loin, histoire de ne pas perdre un temps précieux permettant de se garantir une place de choix dans la salle de prière ; du coup, les deux côtés de la route étaient réquisitionnés pour le stationnement de ce magnifique parc automobile, dont il fallait prendre un soin particulier<sup>10</sup>.

L'existence d'un secteur de l'économie informelle tel qu'il est décrit à travers le regard du personnage pendant la prière collective du vendredi, montre que la ville est un lieu de reproduction de la misère et de l'anarchie. Le personnage ajoute : « A la marge, on pouvait assister à l'ouverture de tout un marché informel, composé de vendeurs ambulants poussant leurs charrettes chargées de toutes sortes de denrées et de nourritures, aussi bien les célestes que les plus prosaïquement terrestres<sup>11</sup> ». Casablanca patauge ainsi dans une anarchie totale. L'aspect informel et le comportement des prieurs font de la ville un lieu propice de contradictions et de contrastes. Il s'agit aussi de mettre l'accent sur l'hypocrisie de toute une communauté. L'absence d'ordre et d'humanisme dans l'espace urbain est un signe révélateur des paradoxes de la ville.

L'un des aspects de ces contrastes est bien celui de la prostitution évoquée à maintes reprises dans les deux romans ; ce thème révèle les contrastes d'ordre social et religieux. La prostitution marque plus ou moins l'absence d'humanité dans une ville qui chante le développement et les valeurs humaines. Dans *La Chaise du concierge*, Jamila montre bien comment la femme est livrée au néant et affirme désespérément qu'elle est : « Livrée à [elle-même], dans la rue, [elle] n'avait pas d'autre choix que de [se] prostituer. Casablanca est une ogresse, sans pitié. [Elle] ne pouva[i]t pas retourner au bled sans argent. L'argent rachète tout, les égarements, et même la vertu. Et dans cette ville, il y a des bordels partout<sup>12</sup> ». Le personnage souligne l'absence d'empathie entre les citadins et la fragilité de leur foi. La scène où elle rencontre L'Hajja Rabéa, qui l'a exploitée même quand elle était enceinte, révèle à bien des égards l'absence de convivialité entre les citadins :

Le premier geste de L'Hajja a été de m'emmener avec elle au hammam. Elle m'a déshabillée, puis m'a longuement observée, palpée. Elle m'a ouvert la bouche et examiné mes dents. Puis, a fini par fixer mon ventre rond. – Tu es enceinte ? – Oui – Ce n'est pas grave, tu feras le ménage en attendant d'accoucher. Et puis on verra ce que l'on fera de ton morveux<sup>13</sup>.

L'exploitation et la prostitution renforcent bien les contrastes de la ville, d'autant plus que le bordel est un espace d'aliénation dans lequel les marginaux vivent sous le règne de l'angoisse. De même, l'assassin dans *La Chaise du concierge* met en lumière ces contrastes à travers le

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Bahaa Trabelsi, *La Chaise du concierge*, op. cit., p. 145.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 146.

soulignement du décalage entre les couches sociales et, par conséquent, il fixe les aspects paradoxaux de l'espace urbanistique :

Je me souviens du premier jour où je suis arrivé dans cette ville. Je n'en croyais pas mes yeux. Ses dimensions, ses voitures de toutes les sortes, ses commerces et ses quartiers si différents les uns des autres. J'avais l'impression de changer de ville chaque fois que je me déplaçais. Du dénuement à la richesse, des villas immenses avec piscine et vue sur l'Océan aux coins d'appartement délabrés où s'entassent des familles entières<sup>14</sup>.

Ainsi, les deux romancières qualifient Casablanca de ville redoutable puisque ses contrastes provoquent chez les personnages un choc psychologique. L'espace urbain suscite chez eux la peur et l'angoisse comme c'est bien le cas du personnage de Trabelsi qui est choqué par le mode de vie des citadins. Il confie que : « [...] Casablanca a été [pour lui] un choc<sup>15</sup> ». L'agressivité du modernisme fait de cette ville un espace sans âme.

Les contrastes urbanistiques se manifestent aussi dans l'évocation de deux espaces antinomiques, à savoir le bled et la ville. Le village suscite chez le personnage une certaine nostalgie, et fait référence, par conséquent, à la belle époque ; au contraire, l'espace citadin le renvoie au péché et au malheur. C'est en particulier une diabolisation de l'espace urbain due aux fantasmes. Le contraste est extérieur du fait qu'il s'agit d'évoquer le décalage entre deux espaces rural et urbain. En effet, Casablanca est une « ville duale », c'est-à-dire « une ville qui connaît un boom remarquable dans la construction d'hôtels de luxe, d'infrastructures telles qu'autoroutes et équipements touristiques et de l'autre côté, des millions de personnes entassées dans des bidonvilles vivant dans des conditions indécentes<sup>16</sup> ».

Dans *La Chaise du concierge*, l'accent est mis sur la pauvreté de l'espace rural et, paradoxalement, des aspects conservateurs des villageois. Le village inspire également au personnage un sentiment de nostalgie : « Le bled me manque<sup>17</sup> » affirme le tueur qui ajoute : « Nostalgique du bled où je remplissais mon temps comme je voulais, même si maintenant ils sont tous jaloux de mon nouveau statut de citadin<sup>18</sup> ». L'acception de temps est différente dans chaque espace. En d'autres termes, l'espace urbain connaît une accélération vertigineuse tandis que le temps au village est marqué par une certaine lenteur, ce qui provoque de la jouissance<sup>19</sup>. De même le personnage souffre de ressentiment et de rancune vis-à-vis des citadins.

Casablanca se révèle ainsi une ville de contrastes d'ordre humain et logistique. Ces contrastes entraînent un effet négatif sur ses habitants, notamment sur leur mentalité. La ville est un lieu dans lequel l'individu

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>16</sup> Edgar Morin, *La Voie : pour l'avenir de l'humanité*, op. cit., p. 193.

<sup>17</sup> Bahaa Trabelsi, *La Chaise du concierge*, op. cit., p. 13.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 39-40.

<sup>19</sup> Cf. Milan Kundera, *La Lenteur*, Paris, Gallimard, « folio », 1995.

est effacé. L'intégrisme renforce pareillement l'aspect contradictoire de la ville. Les personnages sont imbriqués dans des comportements intégristes comme c'est le cas de l'assassin dans le roman de Trabelsi. De l'autre côté, certains personnages ne cessent d'affronter cette aliénation, d'où leur malheur.

## 2. L'EFFACEMENT DE L'INDIVIDU

La dévastation de l'individu caractérise les deux romans. La majorité des personnages éprouvent une sensation d'étouffement due à une forme de pression mise en place par le groupe, c'est-à-dire par la *Oumma*. En effet, l'individu ne peut ni se réjouir, ni exercer son droit de liberté, ni déclarer son autonomie. Comme il est souligné plus haut, les contrastes créent par la force des choses des mentalités arriérées et grégaires. Ces mentalités pataugent dans la doxa et le traditionalisme. Faut-il rappeler que la religiosité, comme déformation de la religion, demeure l'une des causes de la dévastation de l'individu dans les sociétés de provenance religieuse. L'imaginaire urbanistique dans *La Chaise du concierge* et *Chronique d'un départ différé* est marqué par un discours exclusif et dogmatique. L'espace urbain est occupé par des discours haineux et xénophobes obligeant les personnages à se couler dans le moule de la tradition.

Les deux romans dressent le portrait de la formation sociale échouée de l'individu dans un milieu urbanistique qui sanctionne toute tentative de sortir des bornes tracées par une société schizophrène. L'espace urbain suscite alors chez les personnages terreur et angoisse, sentiments qui l'étouffent dans un milieu sauvage et inhumain. Le rapport entre les citadins est alarmant vu qu'il y a une absence de communicabilité entre eux.

L'espace casablançais se transforme en une scène de grégairisme. En outre, la frontière entre la vie privée et la vie publique est indéterminée, d'où la difficulté ressentie par les personnages d'y vivre. Dans le roman de Nadia Ayoub, on peut lire : « Depuis l'avènement des islamistes au sein du gouvernement, les rues étaient devenues quelque peu dangereuses pour ceux qui n'entraient pas dans le moule de la tradition<sup>20</sup> ». L'espace urbain encourage le crime et l'obscurantisme. Ainsi, la crise urbanistique est certes complexe, mais elle se nourrit de mentalités rétrogrades qui n'admettent ni la différence, ni l'autonomie de l'individu.

La formation sociale des individus se trouve mise en échec du fait que celle-ci passe par des références et des repères issus du patriarcat et du traditionalisme. L'assassin dans *La Chaise du concierge* croit alors qu'il délivre la ville des apostats et il signe par ailleurs ses crimes par un verset coranique. En effet, l'individu est effacé dans cet espace qui chante superficiellement la liberté et la dignité. L'espace casablançais vit

---

<sup>20</sup> Nadia Ayoub, *Chronique d'un départ différé*, op. cit., p. 41.

ce que Milan Kundera nomme les « paradoxes terminaux<sup>21</sup> », c'est-à-dire un temps où les paradoxes et l'exhibitionnisme sont de mise.

La représentation de la ville dans les deux romans renvoie au labyrinthe, où les personnages vivent dans un espace d'aliénation, vu que la ville se transforme en un lieu de perte et d'errance, ce qui endommage leur évolution mentale. Selon Anna Zoppellari, l'espace urbanistique peut empêcher la formation sociale de l'individu. La ville est, selon l'auteur,

[...] un espace présenté comme improductif, où l'individu ne peut devenir sujet et objectiver ce qui l'entoure en raison d'un manque de signes ; c'est le lieu du vide, de l'indéfini et de l'abandon ; lieu où le sujet se perd, ne pouvant dominer ni le temps ni l'espace<sup>22</sup>.

Les personnages semblent absurdes puisqu'ils ne maîtrisent ni le temps ni l'espace. La fuite du temps renforce leur souffrance, ce qui explique la recherche perpétuelle de leur autonomie.

Face à une société patriarcale, les personnages, qui aspirent à la liberté et à la dignité, se culpabilisent tout comme les personnages de Kafka où la victime cherche la faute en elle-même. La narratrice de *Chronique d'un départ différée* s'interroge comme suit :

Mais coupable de quoi, au juste ? De ne pas obéir aveuglément aux règles de la société ? De ne pas être en conformité avec l'image de mère de famille qu'on voudrait la voir refléter, en s'enfermant dans un habit très proche du linceul, et de vivre et de respirer encore, uniquement pour s'occuper de ses enfants ?<sup>23</sup>

Ce personnage voulait au juste sauver ses enfants de cet espace étouffant. Ainsi, le narrateur s'efforce de montrer l'esprit patriarcal qui transforme les êtres en esclaves les uns des autres :

Elle voulait que ses enfants puissent évoluer dans un univers où on ne perd pas son temps à fouiller dans les culottes des uns et des autres, à voir qui couche avec qui et comment ! Non ! Elle voulait pour ses enfants un monde où on accorde de la valeur aux vraies qualités humaines, à la compassion, au partage, à la justice, à l'équité, où l'on consacre sa vie à des activités qui fassent avancer le monde...<sup>24</sup>

Cependant, la vie urbaine est conditionnée par les mentalités léthargiques et grégaires, ce qui incite la narratrice à partir loin puisque la ville manifeste une complexité sociale insoutenable étouffant ses membres et exigeant d'eux une soumission totale. Il s'agit pour les deux écrivains de mettre en lumière une société holiste où l'individu est absorbé par la communauté, c'est-à-dire par une complexité du réel.

---

<sup>21</sup> Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, « folio », 1986, p. 28.

<sup>22</sup> Anna Zoppellari, « Symbolique des espaces urbains chez Khatibi », dans Atmane Bissani (dir.), *Abdelkébir Khatibi : le penser-écrire d'un penseur perspectiviste*, Lecce, *Interculturel francophonies*, n° 34, nov.-déc. 2018, p. 318.

<sup>23</sup> Nadia Ayoub, *Chronique d'un départ différé*, op. cit., p. 115.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 116-117.

### 3. LA COMPLEXITÉ DU RÉEL

L'individu dans l'espace urbain est confronté à une réalité pénible ; laquelle crée une complexité d'ordre social et humain. Il va sans dire que la complexité urbanistique engendre une complexité du réel chez les citadins. Cette dernière est due à l'analphabétisme, à la corruption, à la pauvreté, à la religiosité, à l'obscurantisme, etc. Le wahhabisme envahit tous les espaces vitaux de la ville casablancaise, comme le déclare le narrateur de Bahaa Trabelsi :

Aujourd'hui, tout est différent. L'obscurantisme est partout. Dans les quartiers, dans les mosquées, même chez l'épicier du coin, dans les taxis ou sur les lieux de travail. Nous sommes envahis par le wahhabisme<sup>25</sup>.

L'absence de dignité et la violence sous toutes ses formes provoquent chez les personnages un certain ressentiment et, par conséquent, une volonté de se venger de toute la société. C'est le cas du criminel dans *La Chaise du concierge* qui confie que les gens de son village ne savent pas sa souffrance dans l'espace urbain :

[...] je souffre, humilié, ma dignité bafouée. Ils ne savent pas ces rombières qui m'envoient faire leurs courses, ces femelles de bas étage qui se prennent pour des hommes et me considèrent comme leur esclave<sup>26</sup>.

Sa condition misérable et son penchant pour l'intégrisme constituent les catalyseurs de ses crimes. L'espace, comme cadre abritant plusieurs formes de contrastes, provoque un extrême malaise : « les Casablancais suffoquent et se sentent envahis par une irrésistible envie de s'entretuer. Hurlements, insultes, bagarres, la ville est en ébullition<sup>27</sup> ». La violence occupe les espaces publics, d'où la dimension inhospitalière de cette ville. La plupart de ses habitants sont hostiles comme en témoignent les deux romans. La réalité mouvante et la population mal insérée fait d'elle un miroir grossissant de tous les problèmes.

Les facettes brutales de la ville entraînent le ressentiment chez les personnages. L'épisode de l'automobiliste, entre autres, dans *Chronique d'un départ différé* souligne à bien des égards la complexité du réel dans la ville. Dans « le périple Casablancais<sup>28</sup> », l'accent est mis sur le trafic qui hante la ville. Dans les quartiers populaires caractérisés par une extrême pauvreté :

---

<sup>25</sup> Nadia Ayoub, *La Chaise du concierge*, op. cit., p. 11.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>28</sup> Bahaa Trabelsi, *Chronique d'un départ différé*, op. cit.

Certains se jetaient sur la voiture d'un inconscient engagé dans la cohue et jouaient les morts en attendant l'arrivée d'une improbable ambulance, pendant que le pauvre conducteur, le moral déjà largement entamé par l'incident, se faisait un sang d'encre quant à l'issue de sa malheureuse mésaventure [...] Et comme de bien entendu, il se trouvait presque toujours [...] un sage qui proposait LA SOLUTION : trouver un accord avec la famille de la pauvre victime avant l'arrivée de la police<sup>29</sup>.

Ce faux incident exprime la complexité de la ville et révèle en effet les facettes brutales de l'espace casablançais. Comme il s'agit d'un jeu pour gagner l'argent, cet incident sera réglé par « quelques billets », donnés à la famille de la soi-disant victime pour « acheter quelques bricoles au supermarché, ça va bien les apaiser...<sup>30</sup> ». Le réel est complexe montrant une société affamée, raison pour laquelle Casablanca est qualifiée d'un lieu du « délit<sup>31</sup> » et un véritable cauchemar. La méchanceté de l'environnement social favorise un sentiment de vacuité ontologique chez les personnages qui se sentent en inadéquation avec ce mode de vie. Par conséquent, les personnages ressentent un malaise et une envie de quitter les espaces comme c'est le cas du personnage de Nadia Ayoub dont le ressenti s'exprime ainsi :

Elle se disait souvent qu'elle était devenue paranoïaque, qu'elle devait se laisser aller à vivre, à s'approprier l'espace, à l'assimiler et se laisser assimiler, mais il y avait toujours cette terreur qui remontait à la surface, depuis cette malheureuse expérience qui lui avait donné une phobie presque insurmontable des rues casablançaises !<sup>32</sup>

L'espace citadin suscite terreur et malaise, raison pour laquelle les personnages cherchent refuge dans le clos puisque l'espace public est truffé de complexité sociale. L'espace urbanistique effleure une « tyrannie du commun<sup>33</sup> ». L'abus du pouvoir représenté par le flic dans *La Chaise du concierge* met en œuvre l'autoritarisme de toute la société.

Les illusions et les fantasmes des personnages sont alors dus à la complexité de la ville, espace de rêve et d'hallucination. Chaque personnage aspire à sa manière à créer un espace personnalisé par le biais de ses représentations fantasmatiques. Toutefois, il se confronte à une réalité pénible. Ainsi, les deux récits tendent à réhabiliter la ville par une mise en question de ses formes d'aliénation. Ils repensent ainsi le terrorisme et l'autoritarisme qui sont des produits de l'ignorance et du patriarcat.

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>33</sup> Cf. Hassan Wahbi, *La Tyrannie du commun : propos intempestifs sur la société marocaine*, Casablanca, La Croisée des chemins, 2018.

## CONCLUSION

L'espace urbain révèle différents contrastes, lesquels sont nombreux allant du matériel jusqu'à l'humain. Le citoyen ressent en effet de l'angoisse puisqu'il affronte quotidiennement des contrastes qui se manifestent dans le décalage social et intellectuel des habitants. Ainsi, la religiosité et l'intégrisme font de Casablanca une ville redoutable. Le criminel, qui signe ses crimes par un verset coranique, en est un exemple. La dévastation de l'individu est évoquée à maintes reprises dans les deux romans. Absorbé par le groupe et le collectivisme, l'individu n'est pas libre. L'absence d'autonomie traduit un contraste humain et social. C'est ainsi que la ville se donne à lire comme un espace d'aliénation, de la dangerosité des citoyens et de la précarité de la condition humaine.

L'espace social devient rétréci et marqué par l'exclusivisme et, par conséquent, usurpé par une complexité sociale ; laquelle reflète le malaise du citoyen. Cette complexité est la résultante d'une mentalité arriérée qui ne tolère pas la différence et la pensée libre. Ce sont ainsi les manifestations d'une ville en bouillonnement et un dévoilement d'un aspect formaliste de la modernité. Les deux romans, *La Chaise du concierge* et *Chronique d'un départ différé*, mettent le doigt sur la dimension déshumanisante de la ville où l'individu est écrasé par le poids du traditionalisme. En d'autres termes, les deux romancières font subir à la ville un questionnement visant la mise en question de son aliénation.

ABDELOUAHED HAJJI

(Université Sidi Mohamed Ben Abdellah de Fès)

## BIBLIOGRAPHIE

- AYOUB Nadia, *Chronique d'un départ différé*, Rabat, Marsam, 2020.
- BACHELARD Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/Puf, 9<sup>ème</sup> édition, 2004.
- BERRZZOUK Mohammed, *L'Espace dans le roman marocain d'expression française entre 2000 et 2010*, Tanger, Virgule, 2019.
- BISSANI Atmane (dir.), *Abdelkébir Khatibi : le penser-écrire d'un intellectuel perspectiviste*, Lecce, n° 34, nov.-déc. 2018, *Interculturel Francophonies*.
- CALVINO Italo, *Les Villes invisibles*, traduit de l'italien par Jean Thibaudeau, Paris, Seuil, 1974 pour la traduction française et 1996 pour la traduction de la préface.
- DERNOUNY Moahmed et GUY Leonard, *Casablanca : la parole et la trace*, Casablanca, Afrique-Orient, 1987.
- KUNDERA Milan, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, « folio », 1986.
- KUNDERA Milan, *La Lenteur*, Paris, Gallimard, « folio », 1998.
- LAROUÏ Abdallah, *Esquisses historiques*, Casablanca/Beyrouth, Centre culturel Arabe, 3<sup>ème</sup> édition, 2001.
- LAROUÏ Abdallah, *Islam et modernité*, Casablanca/Beyrouth, Centre Culturel Arabe, 3<sup>ème</sup> édition, 2009.
- LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, *Désert*, Paris, Gallimard, « Folio », 1980.
- MORIN Edgar, *La Voie : penser l'avenir de l'humanité*, Paris, Fayard, 2011.
- PICON Gaëtan, *Introduction à une esthétique de la littérature I. L'écrivain et son ombre*, Paris, Gallimard, « Tel », 1953.
- TRABELSI Bahaa, *La Chaise du concierge*, Casablanca, Le Fennec, 2017.
- WAHBI Hassan, *La Tyrannie du commun : propos intempestifs sur la société marocaine*, Casablanca, La Croisée des chemins, 2018.